

Marcel Mauss

« le maillon manquant du socialisme, celui que Leroux cherchait à penser dans sa belle théorie de l' « amitié » et de l' « association » (comme dépassement des contradictions entre l'égoïsme et l'altruisme) ou Orwell dans ses célébrations insistantes de la *common decency* ». (I. A. S. p. 106).

« Mauss sera tout à la fois sociologue et socialiste, jamais marxiste » (Pierre Birnbaum, *L'Arc*, n° 48).

« Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme un « animal économique ». mais nous ne sommes pas encore tous des êtres de ce genre. Dans nos masses et dans nos élites, la dépense pure et irrationnelle est de pratique courante ; elle est encore caractéristique des quelques fossiles de notre noblesse. *L'homo oeconomicus* n'est pas derrière nous, il est devant nous... l'homme a été très longtemps autre chose ; et il n'y a pas bien longtemps qu'il est une machine, compliquée d'une machine à calculer » (Soc. et anth.p. 272).

« Le système que nous proposons d'appeler le système des prestations totales, de clan à clan, - celui dans lequel individus et groupes échangent tout entre eux - constitue le plus ancien système système d'économie et de droit que nous puissions constater et concevoir. Il forme le fond sur lequel s'est détachée la morale du don-échange. Or, il est exactement, toute proportion gardée, du même type que celui vers lequel nous voudrions voir nos sociétés se diriger » (p. 264).

« Covenants without words are but not words » (*Leviathan*).

« On donne pour recevoir. C'est la source et le fondement de tout commerce qui se pratique entre les hommes, et qui se diversifie en mille manières » (Pierre Nicole, *Traité de morale*, 1675).

« La religion est une chose et le commerce en est une autre » (Mandeville, *Recherche sur la nature de la société*, 1723).

« Quelle charité serait-ce que de bâtir une maison tout entière pour un autre, de la meubler, de la tapisser, de la lui rendre la clef à la main ? La cupidité le fera gaiement » (P. Nicole, *De l'éducation d'un prince*, 1670).

« ... si on la (cupidité) laisse à elle-même, elle n'a ni borne ni mesures. Au lieu de servir à la société humaine, elle la détruit... Il a donc fallu trouver un art pour régler la cupidité, et cet art consiste dans l'ordre politique qui la retient par la crainte de la peine, et qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société... c'est cet ordre qui nous donne des marchands, des médecins, des artisans, et généralement tout ce qui contribue aux plaisirs et aux nécessités de la vie » (Id.).

« Voulez-vous qu'une nation soit assez forte pour résister à ses voisins ; laissez les maximes du christianisme pour thème aux prédicateurs... Conservez à l'avarice et à l'ambition toute la vivacité, défendez-leur seulement le mal et la fraude... Que le froid, que le chaud, que rien ne puisse arrêter la passion de s'enrichir » (Bayle, *Continuation des pensées diverses sur la comète*).

« On n'a jamais vu un chien faire de propos délibéré l'échange d'un os avec un autre chien » (*Richesse des nations*).

« Les thèmes du don, de la liberté et de l'obligation du don, celui de la libéralité et celui de l'intérêt qu'on a à donner, reviennent chez nous, comme reparait un motif dominant trop longtemps oublié » (p. 262).

« Boire sans soif et faire l'amour en tous temps, il n'y a que cela, Madame, qui nous distingue des autres bêtes » (Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*).

« Il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède : la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois ; la seconde est le luxe qui corrompt les mœurs » (Fénelon).

« Un luxe modéré a de grands usages dans la république ; il fait circuler l'argent ; il fait subsister le petit peuple » (*Pensées sur la comète*, 1680).

« Les politiques grecs, qui vivaient dans le gouvernement populaire ne reconnaissaient d'autre force qui pût le soutenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finance, de richesses et de luxe même » (Montesquieu, *Esprit des Loïs*).

« On peut dire que les lois du commerce perfectionnent les mœurs par la même raison que ces mêmes lois perdent les mœurs. Le commerce corrompt les mœurs pures ; c'était le sujet des plaintes de Platon ; il polit et adoucit les mœurs barbares, comme nous le voyons tous les jours » (ch. XX).

« L'histoire du commerce est celle de la communication entre les peuples... L'effet naturel du commerce est de porter à la paix, deux nations qui négocient (remarquer la polysémie du terme) se rendent réciproquement dépendantes ».

« Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde/Ah ! le bon temps que ce siècle de fer !/Le superflu, chose très nécessaire,/A réuni l'un et l'autre hémisphère/Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux/Qui de Texel, de Londres, de Bordeaux,/S'en vont chercher, par un heureux échange,/De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,/Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,/Nos vins de France éivrent nos sultans ? » (Voltaire, *Le Mondain*).

Des Bordes : « Le luxe est nécessaire dans les grands Etats ; il y fait plus de bien que de mal ; il est utile pour occuper les citoyens oisifs et donner du pain aux pauvres ».

« Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres mais s'il n'y avait point de luxe il n'y aurait point de pauvres. Il occupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture était en honneur il n'y avait ni misère ni oisiveté et il y avait beaucoup moins de vice... Le luxe nourrit 100 pauvres en villes et en fait 100000 dans nos campagnes... j'aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre – dévorer en ville » (*Lettre à Des Bordes*).

« On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; et c'est au moins une très haute imprudence de les multiplier sans nécessité, et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitait de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds ».

« l'homme est naturellement bon et ...(si) c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants » (*Lettre à Malesherbes*, 1762). (L'homme naturel) « est « borné au seul instinct physique, il est nul, il est bête » (*Lettre à Christophe de Beaumont*).

« Emile n'est pas un sauvage à reléguer dans les déserts, c'est un sauvage fait pour habiter dans les villes » (*Emile*).

« Si nous voulons former un établissement durable, ne songeons donc point à le rendre éternel... le corps politique, aussi bien que le corps de l'homme, commence à mourir dès sa naissance et porte en lui-même les causes de sa destruction » (*Contrat Social*, III, 11).

« La paix, l'union, l'égalité sont ennemies des subtilités politiques. Les hommes droits et simples sont difficiles à tromper à cause de leur simplicité, les leurres, les prétextes raffinés ne leur en imposent point ; ils ne sont pas même assez fins pour être dupes » (Id.IV, 1).

« Ce sont des groupes qui agissent : L'Etat, les communes, les établissements publics d'assistance, les caisses de retraite, d'épargne, des sociétés mutuelles, le patronat, les salariés ; ils sont associés tous ensemble... nous revenons donc à une morale de groupes ». A ce propos, il parle de « morale pure » (p. 261).

« Il faut que, comme en pays anglo-saxon, comme en tant d'autres sociétés contemporaines, sauvages et hautement civilisées, les riches reviennent – librement et aussi forcément – à se considérer comme des sortes de trésoriers de leurs concitoyens. Les civilisations antiques, dont sortent les nôtres – avaient, les unes le jubilé, les autres les liturgies, chorégies et triérarchies, les syssities (repas en commun), les dépenses obligatoires de l'édile et des personnages consulaires. On devra remonter à des lois de ce genre » (p. 262).

« Dans tous le Groenland, quand les ressources d'une maison dépassent le niveau qui est considéré comme normal, les riches doivent obligatoirement prêter aux pauvres » (p. 466). Il évoque aussi le cas de sociétés où « le chef ne reste chef, ou plutôt le riche ne reste riche et influent, qu'à condition de distribuer périodiquement ses biens » (p. 467).

« ... c'est une plus grande sagesse d'endurer le nom de ladre, qui engendre un mauvais renom sans haine, que, pour vouloir le nom de libéral, d'encourir nécessairement celui de rapace, qui engendre mauvais renom avec haine » (*Le Prince*, XVI).

« Cependant, il faut que l'individu travaille. Il faut qu'il soit forcé de compter sur soi plutôt que sur les autres. D'un autre côté, il faut qu'il défende ses intérêts, personnellement et en groupe. L'excès de générosité et le communisme lui seraient nuisibles et seraient aussi nuisibles à la société que l'égoïsme de nos contemporains et l'individualisme de nos lois... La vie du moine et celle de Shylock doivent également être évitées » (p. 263)... « Ce faisant, on reviendra, selon nous, au fondement constant du droit, au principe même de la vie sociale normale. Il ne faut pas souhaiter que le citoyen soit ni trop bon et trop subjectif, ni trop insensible et trop réaliste. Il faut qu'il ait un sens aigu de lui-même mais aussi des autres, de la réalité sociale (y a-t-il même, en ces choses de morale, une autre réalité ?). Il faut qu'il agisse en tenant compte de lui, des sous-groupes, et de la société. Cette morale est éternelle ; elle est commune aux sociétés les plus évoluées, à celles du proche futur, et aux sociétés les moins élevées que nous puissions imaginer. Nous touchons le roc » (p. 263).

« S'opposer sans se massacrer et se donner sans se sacrifier les uns aux autres... Il n'y a pas d'autre morale, ni d'autre économie, ni d'autres pratiques sociales que celles-là. Les peuples, les classes, les familles, les individus, pourront s'enrichir, ils ne seront heureux que quand ils sauront s'asseoir, tels des chevaliers, autour de la richesse commune. Il est inutile d'aller chercher bien loin quel est le bien et le bonheur. Il est là, dans la paix imposée, dans le travail bien rythmé, en commun et solitaire alternativement, dans la richesse amassée puis redistribuée dans le respect mutuel et la générosité réciproque que l'éducation enseigne » (p. 279).